

The background of the book cover is a photograph of a weathered, light-colored wooden building with horizontal siding. A window with a white frame is visible, partially obscured by the dark, bare branches of a tree in the foreground. The lighting is dim, creating a somber and atmospheric mood.

ROBERT LALONDE

UN JOUR LE VIEUX HANGAR
SERA EMPORTÉ PAR LA DÉBÂCLE

Roman



Boréal

Extraits de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Un jour le vieux hangar
sera emporté
par la débâcle

DU MÊME AUTEUR

- La Belle Épouvante*, roman, Éditions Quinze, 1980 ; Julliard, 1981.
- Le Dernier Été des Indiens*, roman, Seuil, 1982.
- Une belle journée d'avance*, roman, Seuil, 1986 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1998.
- Le Fou du père*, roman, Boréal, 1988 ; coll. « Boréal compact », 2010.
- Le Diable en personne*, roman, Seuil, 1989 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1999.
- Baie de feu*, poésie, Écrits des Forges, 1991.
- L'Ogre de Grand Remous*, roman, Seuil, 1992 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2000.
- Sept lacs plus au nord*, roman, Seuil, 1993 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2000.
- Le Petit Aigle à tête blanche*, roman, Seuil, 1994 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2000.
- Où vont les sizerins flammés en été?*, histoires, Boréal, 1996.
- Le Monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Boréal, 1997 ; coll. « Boréal compact », 1998 ; L'Olivier, coll. « Petite Bibliothèque américaine », 1999.
- Des nouvelles d'amis très chers*, histoires, Boréal, 1999.
- Le Vacarmeur. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Boréal, 1999.
- Le Vaste Monde. Scènes d'enfance*, nouvelles, Seuil, 1999.
- Monsieur Bovary ou Mourir au théâtre*, théâtre, Boréal, 2001.
- Un jardin entouré de murailles*, roman, Boréal, 2002.
- Iotékha'*, carnets, Boréal, 2004 ; coll. « Boréal compact », 2009.
- Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?*, roman, Boréal, 2005 ; Seuil, 2006.
- Espèces en voie de disparition*, nouvelles, Boréal, 2007.
- Un cœur rouge dans la glace*, nouvelles, Boréal, 2009.
- Le Seul Instant*, Boréal, 2011.
- Sept oiseaux, mon père et moi*, Le Sabord, 2012.

Robert Lalonde

Un jour le vieux hangar
sera emporté
par la débâcle

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 4^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Lalonde, Robert

Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle

ISBN 978-2-7646-2198-1

I. Titre.

PS8573.A383J68 2012 C843⁷.54 C2012-941267-8

PS9573.A383J68 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2198-1

ISBN PDF 978-2-7646-3198-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4198-9

*Nous aussi nous sommes des volcans,
mais eux peuvent, impunément*

GUILLEVIC, *Paroi*

*Et si moi-même je ne suis qu'un moineau,
peut-être pourrai-je être le consort d'un
épervier*

WILLIAM FAULKNER, *Les Palmes sauvages*

Il y a ce mystère de la reconnaissance des visages, des voix. Les premiers visages sont peut-être les bons, les vrais. Les premières voix, les seules. Ces visages et ces voix-là surgissent, bouleversent et s'effacent. Ils sont venus pour revenir. Ils ont été les premiers et sans doute seront les derniers.

Pour voir, pour comprendre, j'aurai toujours manqué de temps. Et pourtant, aujourd'hui encore, je convie et parfois retrouve leurs visages, superposés au mien, le jour dans une flaque d'eau de pluie, la nuit dans la fenêtre de ma chambre. Revenants revenus. Alors au-dessus du village s'allume le même incendie qui prend tout le ciel et les voix de nouveau m'interpellent :

— *You need to be frightened, you're too stupidly innocent.*

— *Ils nous tiennent en bride, c'est comme ça qu'ils nous donnent la haine.*

— *Tu te rappelles avoir été l'ami des ruisseaux et des nuages, toi qui es un Christ recloué sur sa croix?*

— *Tu dois me donner ta mémoire et moi je dois te faire oublier.*

— *On ne comprend pas la poésie, on la soupçonne. On force ses yeux, son esprit, et petit à petit on devine.*

— *T'as une bonne tête, mais elle te sert à rien.*

— *Ton histoire n'est pas inscrite d'avance sur une table de calcul.*

— *Il y a trente-six fourches au chemin qui s'allonge devant la porte d'une prison.*

Et alors ça recommence. Grelottant de retrouver mon cœur, je les rejoins. Scrutant leurs visages, tendant l'oreille, j'écoute, je vois : je me reconnais.

PREMIER CAHIER
LE HANGAR

Clément aimait la poésie, le Christ — qu’il appelait le Nazaréen assassiné —, le fleuve, les bateaux, le petit matin, le silence. Je lui disais :

— Je donnerais le peu que j’ai pour être dans ta peau.
Il renversait la tête, riait.

— Tu me surestimes ! T’as pas les yeux en face des trous, mon frère.

Son frère. J’aurais bien aimé un frère comme Clément, qui s’avançait dans l’existence comme le bon nageur qu’il était dans le courant du fleuve, cherchant la faiblesse de l’eau avec sa tête.

Clément est venu bien après tous les autres. Il n’avait connu ni Stanley ni Serge ni Éloi ni Claire ni Alma ni bien sûr mon jumeau. Il n’avait jamais mis les pieds dans le vieux hangar à bateaux, qui n’était pour lui qu’une baraque déglinguée, déserte de toute menace. Et c’est pourtant lui, Clément, qui, sans le vouloir, sans même le savoir, a tout fait recommencer.

Je m’étais enfermé à la Trappe dans l’espoir d’enterrer une fois pour toutes ma lâcheté, ma frousse, ma honte. Ce ne fut ni Dieu ni la grâce ni le pardon qui vinrent à ma rencontre, dans ma petite cellule, dans les sentiers de l’Ermitage, mais Clément. Il avait vingt-deux ans et moi dix-neuf. Aussi bien dire qu’il en avait trente et moi quinze : il se connaissait, je m’apercevais à peine.

Au point du jour, nous quittions le monastère et descendions au lac en aveugles, le visage fouetté par les branches, guidés par l'odeur de l'eau. J'avais la tête pleine du lamento des offices et suivais la chemise blanche de Clément, qui fuyait devant moi comme une lueur boréale. Soudain, entre les ramures des pins, ça miroitait comme de la glace. Ce n'était pas nous qui débouillions vers la plage, mais la plage qui montait jusqu'à nous. Depuis la grève, on apercevait le toit de tôle du vieux hangar à bateaux. Je détournais la tête : il n'était pas encore temps d'y retourner.

Il faisait trop froid pour entrer dans l'eau. On s'écrasait sur un arbre tombé et on restait là sans rien dire. La fumée de nos souffles éclipait les dernières étoiles. Mes nerfs lâchaient. La frayeur d'avoir à comprendre qui j'étais pour Dieu, pour les autres et pour moi-même me désertait. C'était presque une délivrance, mettons un élargissement, dont Clément était l'instigateur. C'était incompréhensible, et d'ailleurs je ne cherchais pas à comprendre. J'en avais assez d'être le spectateur de moi-même, de disséquer chaque émoi, chaque souvenir, l'âme nouée de regrets, survolté comme la guêpe prisonnière d'une bouteille. À dix-neuf ans, je n'arrivais toujours pas à me tirer au clair. Tout ce qui se levait en moi retombait, et j'avais le dégoût de n'être partout et en tout temps que ce triste *me, myself and I*. J'avais assez attendu, il était temps d'ouvrir les yeux, me disait Clément, d'apercevoir l'oiseau sur son poteau, le friselis de la vague, la barbiche sautillante du prédicateur, les camaïeux du vitrail de la chapelle. Cette retraite fermée avait été une folie, une épreuve que je m'imposais pour rien, un supplice, avant l'arrivée de Clément. Avec lui, je sortais de mon piège, qui n'était qu'un attrape-nigaud : ni

Dieu ni diable ne pouvait me sauver. Je n'étais pas perdu, j'étais tout simplement seul. De ma hâte à m'unir aux autres étaient nés trop de honte, trop de malentendus.

— On marche un peu ?

Clément se redressait, goûtait l'air un moment, s'éti-rait à toucher les constellations. Je l'imitais, vaille que vaille. Les sensations à ma portée étaient courtes, ne m'en-vahissaient pas jusqu'au fond, ne s'éternisaient pas non plus. Ce qui lui était si naturellement accessible me don-nait le tournis. Je revenais de loin et m'en voulais d'avoir négligé ma carcasse. La règle du corps est de se laisser emporter. Je l'avais déjà su. Mais j'avais voulu me com-prendre, me dominer. C'était du gâchis. J'avalais du fiel avec ma salive. Je ne tremblais pas de froid mais de peur. Mes muscles me désobéissaient, je me prenais les pieds dans mon ombre. Des larmes froides me coulaient sur les joues, que Clément ne voyait pas : il marchait devant moi, faisant lever la poussière de sable. Je buvais l'air du petit matin avec précaution. Respirer trop fort risquait de me faire éclater le cœur.

Clément tout de suite avait vu ma misère et m'avait pris sous son aile. Sans avoir besoin de me questionner, il a tout de suite tiré de moi le principal, m'écoutant sans me regarder, l'œil lancé loin devant lui. Ma trajectoire d'écor-ché vif paraissait aussi facile à déchiffrer pour lui qu'un cryptogramme d'enfant tracé dans le sable. Un soir, après m'avoir longtemps écouté, il a dit :

— Fais une liste de tout ça, tes regrets, tes remords, tes épouvantes, et brûle-la dans un verre devant ta fenêtre ouverte. Fais-le, et tu m'en donneras des nouvelles.

J'avais essayé, le soir même. La feuille avait noirci,

s'était tordue dans le verre, mais les mots calcinés avaient continué de me narguer toute la nuit.

Au matin, j'avais relu les vocables incendiés et les avais recopiés dans un cahier que j'avais glissé sous la porte de la cellule de Clément.

Le lendemain, à la chapelle, il m'a chuchoté à l'oreille :

— Tu dois tout raconter depuis le début. Et sans penser, sans réfléchir. Surtout sans te blâmer !

Et j'ai tout recommencé. Cette fois, j'y croyais presque.

Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle

Il y a d'abord, bien sûr, Stanley, l'Indien, le visage à deux faces, qui attire le narrateur comme un soleil noir. Il y a Serge, le fils de bourgeois, le bouc émissaire de toutes ses incertitudes et de toutes ses faiblesses. Éloi, l'ivrogne, l'épouvantail, qui l'attrape en plein vol durant ses nuits de somnambulisme. Claire, sa cousine, l'enfant sauvage, qui le force à sortir de son mutisme. Delphine, qui lui donne la clé des livres et de la chair. Le père Arcos, qui lui apprend la souffrance du monde. Il y a encore l'inséparable, le jumeau, le double aérien, qui vole et marche, apparaît et disparaît, prononce son amour et ses frousses aux comètes filantes et aux étourneaux qui passent.

Et puis il y a Clément, l'ami vrai enfin trouvé, qui permet au narrateur de retourner dans le vieux hangar, où peut-être le pardon l'attend.

Le périlleux passage de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte se trouve au cœur de toute l'œuvre de Robert Lalonde. Le sourd travail du désir, l'élan vers la lumière, la fascination des ténèbres, la passion pour les êtres et les mots, la terrible sagesse de la nature, tous ces thèmes sont ici transfigurés par une manière nouvelle chez Lalonde de tisser plusieurs histoires, de les heurter les unes contre les autres pour en faire retentir toutes les harmoniques.

Robert Lalonde est né à Oka en 1947. Il est l'auteur de nombreux romans, dont Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure ? (2005), de nouvelles (Un cœur rouge dans la glace, 2009) et de carnets (Le Seul Instant, 2011).